



Réflexive



Mafalda Günther

Date de naissance: 8.11.1990

Vit à: Lugano

Etude: les soins infirmiers en troisième année de bachelor à la Scuola Universitaria Professionale della Svizzera Italiana (SUPSI), à Manno, au Tessin.

Engagement: Membre du comité d'Etudiant-Infirmier.ch, section du Tessin.

Vision: Dans un monde sanitaire qui devient toujours plus technique et spécialisé, maintenir la priorité sur la personne et ses besoins explicites pour lui garantir un parcours de soins personnalisés.

Ambition: Travailler en psychiatrie ou en gériatrie.

Branche préférée: Les sciences humaines.

Devise: «Je laisse aux autres la conviction d'être les meilleurs, j'ai la certitude que dans la vie on peut toujours s'améliorer», Marilyn Monroe.

Signe particulier: Pour libérer mon esprit après une journée de travail, j'enfourche ma moto et roule à travers les vallées tessinoises.

App: Aucune.

L'infirmière, c'est:

«La personne qui étudie et cultive son esprit, mais qui continue à soigner avec le cœur.»

Mafalda Günther



Des sciences infirmières aux neurosciences – interview

«J'amène ma pièce au puzzle du savoir»

Vêtue d'une blouse blanche, Christina Georgiou marche d'un pas énergique et décidé dans les couloirs de la Faculté de médecine de l'Université de Genève. Elle est assistante de recherche au Département des neurosciences fondamentales où elle effectue son doctorat en neurosciences depuis mai 2012. Avant la thèse, elle a été la brillante lauréate d'un bachelor en soins infirmiers (nursing), obtenu dans son pays natal, la Grèce.

En tant qu'infirmière, que pensez-vous apporter au monde de la recherche fondamentale?

Christina Georgiou: Je pense que mon approche est différente. Je suis plus réaliste. Quand j'assiste à des conférences par exemple, je pense toujours: «Mais qu'est-ce que ça nous apporte pour la vie de tous les jours? Le conférencier se base-t-il sur des faits concrets ou ses propos sont-ils juste issus de son intellect de chercheur?» Je pense que les médecins, biologistes ou autres scientifiques ne se posent pas assez ce genre de questions. Moi, je me les pose constamment.

Vous avez renoncé à travailler dans les soins infirmiers après avoir obtenu votre bachelor?

Oui, tout simplement à cause de ma découverte des neurosciences. C'était tellement nouveau. Les neurosciences rassemblent une multitude de disciplines scientifiques, c'est vraiment intéressant et totalement intrigant. Mais je dois bien avouer qu'une de mes premières raisons était peut-être la dureté du métier d'infirmière. On prend les malheurs des gens en pleine figure. Si on n'est pas doué pour dissocier la vie professionnelle de la vie privée, on peut faire face à quelques difficultés.

Sur quoi portent vos recherches actuelles? Sur des patients atteints de maladies neurologiques?

(rires) Non, pas du tout! Ici, nous faisons de la recherche fondamentale pour découvrir comment notre cerveau fonctionne. Je m'intéresse en particulier à l'impact d'une expérience sensorielle sur la mémoire. Puisque nous étudions la biologie des cellules neurales, nos recherches ne peuvent pas être effectuées sur l'être humain mais uniquement sur des animaux. Je travaille donc avec des souris.

Pourquoi aviez-vous choisi au départ de faire des études en soins infirmiers?

Après avoir fini le collège (high school), je voulais sauver le monde. Je pensais que la meilleure manière de le faire serait de devenir infirmière, afin d'être vraiment proche des gens qui souffrent. Lorsque j'ai fini mon bachelor, j'ai décidé de continuer en faisant un master, mais en biologie cette fois.

Comment expliquez-vous ce choix?

Je me disais que pour soigner, il fallait comprendre la physiologie et les pathologies humaines afin de mieux expliquer les maladies aux patients. A cette époque, j'étais passionnée par les maladies psychiatriques. Je me suis donc inscrite à plusieurs universités proposant

Question
du moisLa lutte
pour l'égalité...

Réponses à choix:

- une problématique ringarde
- un combat de femme
- inutile pour le personnel infirmier
- un enjeu économique.

Vous trouverez la bonne réponse en lisant l'interview d'Etienne Verrey, présidente de la commission fédérale pour les questions féminines, page 56.

des programmes de neurosciences, ma formation était suffisante pour chacune d'entre elles. J'ai donc débuté un master à l'Université libre d'Amsterdam, c'était très différent, j'ai vraiment adoré.

Il ne vous n'a certainement pas été facile de vous ajuster à la biologie?

Toutes les étapes étaient difficiles, surtout au début du master, car je manquais de connaissances de base en biologie. Maintenant il me manque certaines compétences techniques, notamment en photonique, statistique et programmation. C'est dur, oui, mais pas irréaliste. D'ailleurs je ne pense pas que ça soit plus dur pour moi que pour les étudiants venant d'autres formations. Je profite de préciser que j'étais dans les dix pourcents des meilleurs pendant mon master.

Avec vos recherches en neurosciences, pensez-vous aussi contribuer à sauver le monde?

Oui, tout-à-fait! J'amène ma pièce au puzzle de la connaissance. En recherche fondamentale, nous amassons une quantité d'informations sur les maladies.

Comment êtes-vous perçue dans le monde de la recherche très hiérarchisé et compétitif?

Je pense que comme partout, il faut faire ses preuves avant d'être accepté. Mon passé d'infirmière n'a pas d'impact particulier sur le jugement des chercheurs à mon égard.

Les femmes sont malheureusement peu présentes au sommet de la hiérarchie universitaire. Quels sont vos plans de carrière?

Pourquoi ne pas continuer la recherche. Ça dépendra de mon ressenti une fois mon doctorat en poche. Il faut savoir que la recherche, c'est frustrant et laborieux, ça ne marche pas tout le temps et notre carrière dépend de nos découvertes et publications. Je pense que mes plans pour le futur sont (*hésitante*)... Je ne sais pas au fait! En tout cas ça ne me fait pas peur. Si la recherche ne fonctionne pas, j'aimerais pouvoir combiner la science et les soins. ■

Interview réalisé par Yann Bernardinelli, membre de l'Association Bloom and Boom, une association pour les femmes (www.bloomandboom.com).

Attitude conviviale au travail

Le jeu des mots autorisés

Le jeu des mots autorisés consiste à s'amuser à choisir les mots qui sont chargés d'une énergie positive plutôt que ceux qui vibrent négativement. Ce jeu, proposé par Abdessamad Bennani, un spécialiste de l'attitude conviviale au travail, est très facile à mettre en place dans une équipe professionnelle – voire à pratiquer tout seul. Il suffit de faire la liste d'une dizaine de mots dits négatifs et de les utiliser le moins possible. C'est un jeu sans score ni compétition. Son but est de s'exercer, si possible en groupe, à communiquer autrement tout en restant dans la connivence et le plaisir. Lorsqu'un collègue se trompe, il est repris par les autres avec gentillesse et bienveillance.

Voici une liste des mots tabous: problème, souci, crise, il faut, tu dois, à cause, grave, interdit, risque. Et celle des mots autorisés: solutions, avantages, chance, c'est mieux, préférable, facile, simple, fluide, harmonieux. Petit à petit, c'est l'ensemble du vocabulaire utilisé qui se modifie. Il devient ainsi plus convivial.

Abdessamad Bennani, La conviviale attitude au travail, 2013, Le Dauphin Blanc, Québec. www.convivialeattitude.fr

